

Marie Darrieussecq

Naissance des fantômes

Roman



Extrait de la publication

Naissance des fantômes

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

TRUISMES, roman, 1996

Marie Darrieussecq

Naissance des fantômes

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1998
ISBN : 2-86744-613-9

Elle était en train de promener autour d'elle son regard à la recherche de quelque moyen de s'enfuir, et elle se demandait si elle pourrait s'éloigner sans que l'on s'en aperçût, lorsqu'elle remarqua, dans les airs, une étrange apparition ; celle-ci tout d'abord l'intrigua fort, mais, après l'avoir observée attentivement pendant une minute ou deux, elle comprit qu'il s'agissait d'un sourire, et elle se dit : « C'est le Chat du Cheshire : maintenant je vais avoir quelqu'un avec qui causer. »

Lewis Carroll

I

Mon mari a disparu. Il est rentré du travail, il a posé sa serviette contre le mur, il m'a demandé si j'avais acheté du pain. Il devait être aux alentours de sept heures et demie.

Mon mari a-t-il disparu parce que, ce soir-là, après des années de négligence de ma part, excédé, fatigué par sa journée de travail, il en a eu subitement assez de devoir, jour après jour, redescendre nos cinq étages en quête de pain? J'ai essayé d'aider les enquêteurs : était-ce vraiment un jour comme les autres? Nous avons épluché un à un les fichiers informatiques ouverts par mon mari depuis le matin. Il n'avait rien vendu ni reçu de spécial, il avait fait visiter trois appartements, il avait déjeuné comme

tous les jours d'un sandwich acheté au coin de la rue. Les visiteurs (un jeune couple, un couple entre deux âges et un divorcé grisonnant, rencontrés par les enquêteurs) n'avaient rien remarqué de particulier hormis un chauffe-eau défaillant et autres détails immobiliers, ils étaient venus pour ça, ils ne se souvenaient même plus de la tête de mon mari.

Comme je ne pouvais pas rendre compte heure par heure de son emploi du temps, les enquêteurs m'ont conseillé de fouiller dans sa correspondance, dans les tiroirs de son bureau, dans les poches de ses costumes, de vérifier les coups de fil de sa dernière facture professionnelle, eux ne pouvaient pas s'en occuper, deux cents personnes disparaissaient tous les jours dans le pays et on les retrouvait, rarement, dans les îles en compagnie de belles blondes (comme si je n'étais pas, moi, une belle blonde), d'autres encore passaient la frontière et il était sage, là, de renoncer à tout espoir, d'autres enfin se jetaient dans la mer, échouaient tout gonflés sur les plages, les yeux et la langue mangés par les crevettes, des colonies de bigorneaux dans le rectum, il valait mieux s'épargner ce genre de retrouvailles. Les enquêteurs m'ont demandé si mon mari était dépressif.

Je ne me suis pas adressée tout de suite aux enquêteurs. Cela m'a d'abord pris un certain

temps, avant de me rendre compte que mon mari avait disparu. Je profitais souvent du fait qu'il parte acheter la baguette pour appeler ma mère. Je raccrochais quand j'entendais ses pas au quatrième. Ma mère et moi, ce jour-là, sommes bien restées occupées un quart d'heure, elle à bavarder, moi à l'interrompre régulièrement en lui rappelant que je devais bientôt la laisser. J'ai eu la sensation, d'abord diffuse, que son récit se prolongeait plus avant que d'ordinaire. J'ai regardé dans la rue, pour voir si mon mari ne traversait pas ; j'ai tendu l'oreille, pour chercher à l'entendre dans l'escalier ; et c'est ma mère qui a raccroché la première, en m'accusant, comme d'habitude, de ne lui prêter aucune attention, alors que j'étais simplement penchée à la fenêtre en ayant désormais envie de me livrer à cette seule occupation : guetter au calme l'apparition de mon mari.

Le soleil commençait à se coucher et je respirais dans l'air doux. Il était assez rare, à cette heure de la journée, que je reste ainsi oisive à ma fenêtre ; en général, vers les sept heures et quart, je m'apercevais que rien n'était prêt, et je descendais en courant acheter de quoi manger (en oubliant la baguette : l'épicerie ne fait pas dépôt de pain, et la première boulangerie est de l'autre côté du boulevard, il faut un temps fou pour traverser). Les toits

rougissaient, et tout ce désordre de la banlieue où l'on ignore ce qui domine, l'ardoise ou la tuile, la brique ou la meulière, s'unifiait et devenait presque joli dans le couchant. C'est aussi ce soir-là, dont je ne savais pas encore quel soir crucial il allait devenir pour moi, que j'ai pris conscience de la présence des martinets par-dessus mes impatiens, ils mettaient des virgules dans le ciel trop grand de l'hiver. Tout paraissait plus petit, vivable, à ma mesure, faussement plus petit et vivable et à ma mesure parce que je pouvais suivre le vol des martinets zigzaguant d'un bord à l'autre du ciel. La brume de la journée fondait sur l'horizon, on distinguait de mieux en mieux en face, les immeubles des banlieues, au nord les monuments de la capitale qui inscrivaient plus nette leur signature au bas du ciel, et du côté de la mer les longs terrains vides de la frontière. Les ombres gagnaient, la poussière retombait sous les semelles des piétons, tout se tassait au sol et le ciel prenait toute la place. Je me disais que j'étais plutôt bien, là, à attendre mon mari dans l'air du soir, que je ferais bien à l'avenir de prendre ainsi mon temps, et que la boulangerie devait être fermée, que mon mari avait dû en chercher une autre plus loin, et qu'il s'était arrêté, lui aussi, pour respirer.

Le soleil a touché le toit des immeubles, la banlieue contre le ciel est devenue noire, le soleil était

juste là à l'horizontale, à me chauffer doucement le visage, une pression rouge sur mes joues. Je voyais la pointe dédoublée de mon nez, qui prenait des directions opposées selon que mes yeux viraient au sud ou au nord, et la grille de mes cils très flous dans la lumière; et j'avais l'impression d'être moi-même une grosse chose vibrante et chaude. Ce soir-là, ce fut la dernière fois, à mon souvenir, que je réussis à me percevoir comme entière, pleine et ramassée; ensuite je me suis diffusée comme les galaxies, vaporisée très loin comme les géantes rouges. Le soleil s'est glissé entre mes paupières, il ne restait qu'un fin trait de lumière, ça s'est éteint brusquement et mon nez est devenu une petite masse blanche posée de trop près sous mes yeux.

Il a fait froid sur mes joues, et j'ai senti que j'avais faim. J'ai voulu me détacher de la fenêtre pour aller voir l'heure, mais je suis restée là pourtant, à attendre encore un peu, à ne pas vouloir admettre que le retard de mon mari était de plus en plus bizarre, objectif, calculable en minutes et en quarts d'heure. J'ai laissé grandir en moi la colère, comme un dernier brandon du soleil que j'aurais réchauffé entre mes mains pour ne pas demeurer seule à ma fenêtre dans le froid. J'ai soufflé sur ma colère, sur ma faim, j'ai mis un point d'honneur à ne pas aller manger un petit morceau de fromage, j'ai mis un point d'honneur à laisser grandir ma faim et

ma colère pour pouvoir ensuite tomber sur mon mari : qui l'avait retenu dans les rues de la banlieue, quel voisin inepte et bavard, quelle misérable distraction encore l'avait ralenti sur les trottoirs, à faire le badaud quand moi je mourais de faim ? Mes impatiens perdaient leur couleur, quelques derniers pétales phosphoraient puis renonçaient d'un coup, comme le soleil qui ce soir, en pastille rouge détachée d'un ciel blanc, n'avait fait que tomber de l'autre côté de la Terre. Les martinets zigzaguaient encore, certains passaient au ras de ma fenêtre, les flancs bleus, la gorge gonflée, leur corps n'était qu'un sifflet plein de vent, deux ailes creuses autour d'un cri.

L'air devenait de plus en plus palpable. On sentait sous la tiédeur une butée froide, comme une qualité matérielle du silence. Les martinets visaient les coccinelles sur mes impatiens, j'ai rentré les pots, une occupation du soir, je les ai posés là, à mes pieds, sous la fenêtre. Ne pas quitter la fenêtre c'était important, je n'aurais attendu mon mari que le temps d'une pause devant la ville, comme n'importe quelle ménagère s'accordant une cigarette le soir, avant de passer à table en soupirant.

Les martinets ont cessé de crier, le soleil était tombé trop loin. Encore deux ou trois fois leurs ailes ont saupoudré de la lumière, puis tout est devenu

gris, l'air se vidait d'oiseaux, en tourbillons comme un grand lavabo. Je suis restée seule à flotter dans le soir, sur le ciel sali aux rebords.

Dans la lueur du réfrigérateur ouvert, j'injuriais mon mari. Il y avait deux tomates et un bout de gruyère, de quoi faire des pâtes. Quand il rentrerait la nourriture l'attendrait toute prête, épluchée, vengeresse, du reproche en gelée dans des assiettes froides. Un dernier rayon rouge glissait sur le formica, l'évier pâissait, le liquide-vaisselle devenait opaque dans son flacon anatomique. J'ai regardé l'heure sur le four électrique programmable, j'ai lâché la porte du réfrigérateur, j'ai empoigné le téléphone.

Je n'ai pas téléphoné tout de suite à la police. J'ai téléphoné à Jacqueline. Je ne lui ai pas parlé du retard de mon mari, je voulais juste (c'était idiot) savoir si par hasard il n'était pas chez elle. Entendre Jacqueline, seulement Jacqueline, et les cris des enfants, et le clapot d'un bain, ça me faisait du bien, la solidité de Jacqueline dans le commencement de mon angoisse, le volume qu'elle occupait, sa découpe dans l'espace comme une hirondelle énergique. Dans le monde qu'habitait Jacqueline on ne pouvait pas disparaître comme ça, en allant chercher le pain. Je suis occupée, m'a-t-elle dit, rappelle-moi

plus tard. Qu'est-ce que tu fais à manger? ai-je lancé, et au seul retour de sa voix impatiente, je pouvais humer le parfum du gratin, et voir encore le désordre joyeux dans son appartement, les enfants couverts de bulles dévastant des tapis plus moelleux que chez moi. Attends une seconde Jacqueline, ce n'est pas ce soir, le match de foot à la télé? Quel match de foot. Le match que devaient voir les deux hommes. De quoi parles-tu. Ce bref échange téléphonique m'a laissée suspendue dans un entre-deux pénible, rassérénée sans doute par la virulente présence de mon amie (qui n'avait que faire des fils téléphoniques ou des transmissions satellites, rien ne pouvait désintégrer Jacqueline et sa voix au téléphone la résumait fidèlement), mais esseulée aussi, au bord d'une très grande mer, et je voyais s'éloigner Jacqueline, qui secouait distraitemment la main.

J'ai allumé la télévision, le journal de vingt heures se terminait, il me semblait qu'à tout moment le présentateur prendrait une mine grave pour annoncer la disparition de mon mari, renversé par un bus qui rentrait trop vite au dépôt, percuté par le vélomoteur d'un livreur de repas, en bouillie sous un taxi expédiant sa dernière course. Les rues étaient vides; les publicités paraient déjà et je ne percevais plus aucun bruit à l'extérieur. J'ai eu la force d'éteindre le poste, les voix ont disparu, et

pour la première fois ce soir-là je me suis sentie dévastée par une vague de panique, on ne met pas une heure pour acheter une baguette, et mon mari, toujours si responsable, ne m'aurait pas laissée sans nouvelles si par un hasard extrême il s'était arrêté boire un verre quelque part.

J'ai entrepris de faire le tour du quartier de façon méthodique : suivi le boulevard jusqu'à la boulangerie, traversé, examiné les horaires et jeté un œil à travers le rideau. Mon mari ne s'y trouvait pas. J'ai continué jusqu'à la boulangerie suivante, une vitrine prétentieuse, des moissonneurs sur horizon de blé et une enseigne en caractères rétro, mon mari n'y allait jamais. Je me suis quand même hissée sur la pointe des pieds; mais à travers la grille façon moulin à vent, ça ne sentait que le rassis.

Il y avait une autre boulangerie au carrefour, également vide et noire. Les rues suivantes sortaient du champ d'intervention de mon mari. Mon cœur s'est mis à cogner, où chercher sinon dans les boulangeries, mon impuissance devant les rues désertes me vidait les jambes, mon corps se défaisait de moi pour se remplir d'un fluide étranger, comme un réservoir de farine ou de larmes.

Je suis revenue sur mes pas. Il suffisait d'un mouvement dans les branches, d'une variation sous

les lampadaires, pour que je nous aperçoive tous les deux, marchant dans les rues, comme ces soirs où notre ombre double nous précédait, et que le ciel était une chose magnifique et inépuisable au-delà des toits. J'ai débouché sur la place, l'horloge de la mairie était en panne, j'ai laissé mes yeux errer bêtement comme si j'allais tomber sur nous, assis côte à côte au bord de la fontaine, le regard dans le vague et le ciel. J'ai trempé les doigts. Le clapot se déplaçait en nasse sur les croisillons du carrelage, qui semblait flotter entre deux eaux. Dans quelques minutes certainement, nous allions rire de soulagement (c'était un malentendu, un dérapage dans l'espace-temps, une très courte et très bénigne perte de mémoire de mon mari, il erre en ce moment à cent mètres de moi, du haut du ciel deux martinets insomniaques s'amuse de nos écarts dans le quadrillage des rues, ardoise et tuile, brique et meulière). Je restais là au bord de la fontaine, la conscience aiguisée comme une lame mais tendue vers rien du tout, une béance, un énervement vide. Une masse liquide montait dans ma poitrine, gonflait par-dessous mon sternum et voulait faire jaillir mes côtes, si je bougeais j'allais verser comme un tonneau. La place se rassemblait autour de moi, les dalles flottaient à plat, les lampadaires découpaient des galettes de macadam rouge. Je me suis levée toute droite. Le silence a craqué comme une braise.

Le fond de la place a vacillé, et tout a tremblé comme sous un coup de gong, l'air vibrait au ras du sol. Je voyais glisser un éclat sur la façade, comme une silhouette seule dans un reflet.

La fontaine dans mon dos s'est mise à ruisseler et je me suis réveillée d'un coup, un couple de voisins venait, ils m'ont saluée. Mon corps s'est souvenu sans moi. J'ai articulé bonsoir dans le silence et le mot s'est replié comme deux ailes noires, j'ai entendu sonner mes pas.

J'ai frappé chez la boulangère. Un volet s'est ouvert, son visage est apparu, nimbé de bleu par la lueur d'une télé. Je me suis sentie idiote. Est-ce que vous vous souvenez, lui ai-je demandé, d'un monsieur plutôt grand, habillé de sombre, venu vous acheter du pain sur le coup de sept heures et demie ? La boulangère m'a considérée avec effarement. S'il fallait, a-t-elle protesté, que je me souvienne de tous les clients ! Je me suis éloignée en méditant sa réponse. Je n'avais aucune envie de raconter mon histoire, je n'avais aucune envie de prononcer ces mots, que mon mari n'était pas rentré à la maison.

Je ne pouvais pas envisager que mon mari soit chez une femme alors que je rôdais dans les rues perdue à sa recherche ; je ne pouvais pas l'envisager, non que sa fidélité me fût acquise, mais parce que

mon mari était un homme conséquent, qui ne m'aurait jamais laissée ainsi toute seule à m'inquiéter : il aurait préféré me téléphoner, pour me raconter que sur le chemin de la boulangerie un dossier urgent lui était revenu en tête, et qu'il était retourné à l'agence, qu'il rentrerait très tard. A l'agence, ça sonnait dans le vide. Pourtant je le voyais, d'une façon nette et pénible, il était là, le dos voûté sur son ordinateur, tripotant sa souris, le yucca de son anniversaire engraisant dans l'air chargé, et le fauteuil geignant doucement sous son poids, ça me faisait toujours un effet érotique, ce bête fauteuil ployant sous le poids tangible de mon grand mari. J'ai appuyé sur la touche bis, les sonneries ont repris, hypnotiques, chacune enfonçait une aiguille de sorcier dans mon échine et je plissais les yeux sous l'effet d'une étrange douleur distanciée.

J'ai collé le front contre la vitre, les bras ballants et le récepteur à la main. J'entendais de très loin les pointillés de l'absence de mon mari. C'étaient ces sonneries sans but qui résonnaient partout sur la place dallée, partout au-dessus de la banlieue jusqu'à la mer et jusqu'aux monuments. Des gouttes ruisselaient sous mon front appuyé ; et d'un coup j'ai compris que c'était vrai, que je ne rêvais pas, que mon mari n'était pas rentré ce soir après être allé chercher la baguette, que c'était ça qui était réel, que c'était ça qui existait. Et les jours à venir,

Achévé d'imprimer en février 1998
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1566
N° d'imprimeur : 98
Dépôt légal : février 1998
Imprimé en France



Marie Darrieussecq
Naissance des fantômes

Cette édition électronique du livre
Naissance des fantômes de MARIE DARRIEUSSECQ
a été réalisée le 23 mai 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867446139 - Numéro d'édition : 239516).
Code Sodis : N51826 - ISBN : 9782818015230
Numéro d'édition : 239516.